

Loyola, dure depuis Charles-Quint jusqu'à l'avènement des Bourbons, puis *la Marche royale d'Espagne*, dont l'historique, hélas ! controuvé, n'en est pas moins piquant !

Le bon roi Charles III, qui réforma l'armée et la marine, s'étant pris d'admiration pour le génie militaire, artistique et administratif du roi de Prusse Frédéric le Grand, lui envoyait son ministre favori, le comte de Aranda, pour



La Marche Réal.

étudier sur place cette fameuse tactique militaire qui réussissait si bien à la Prusse et l'appliquer ensuite à l'armée espagnole.

Frédéric le Grand accueillit avec cordialité le respectable ministre espagnol, mais lorsqu'il eut appris l'objet de la mission du comte de Aranda :

« — Mais que puis-je vous donner ? s'écria-t-il au comble de la surprise.

« La tactique dont je me sers pour mon armée n'est autre que la tactique espagnole et je l'ai apprise dans le traité



S. M. Alphonse XIII.
(D'après la plus récente photographie).



Consideraciones militares de votre compatriote le vicomte del Puerto, marquis de Santa Cruz de Marcenado!... »

Partagé entre l'admiration et le dépit, Aranda maîtrisa la colère qu'il ressentait à la pensée d'être venu jouer un rôle un peu naïf et même ridicule, puis il déclara que sa mission était terminée et qu'il devait retourner en Espagne. Afin d'adoucir un peu l'amertume de ce départ précipité, Frédéric donna au ministre un rouleau de musique, lui disant : « Prenez, Monsieur, cette Marche militaire qui était destinée à honorer ma personne et remettez-la au Roi mon cousin. »

De retour à Madrid, le comte Aranda présentait le manuscrit à Charles III et celui-ci éprouva un si grand plaisir à l'entendre qu'il ordonna que cette composition serait désormais la marche d'honneur espagnole.

Et c'est cette marche que l'on joue encore à notre époque pour rendre les honneurs aux Infants, aux Souverains et aux membres de la famille royale.

Une autre marche, bien espagnole celle-ci, c'est la marche dite « des Grenadiers ».

Conformément aux ordonnances royales, militaires et religieuses, les musiques militaires l'exécutent à l'extérieur du Palais ou des résidences royales lorsque Leurs Majestés en franchissent le seuil, aux revues royales et enfin aux processions et aux expositions solennelles du Saint-Sacrement.

Quant à la *Llamada de Infantes*, les ordonnances royales ordonnent de la jouer quand les princes du sang passent

devant les troupes ou franchissent le seuil de leur palais.

* * *

La Cour actuelle ne paraît pas avoir hérité de ses devancières du peu d'éclectisme musical qui fit préférer aux rois d'Espagne la seule musique italienne et à la nation les ardentes et lascives séguidilles de jadis.

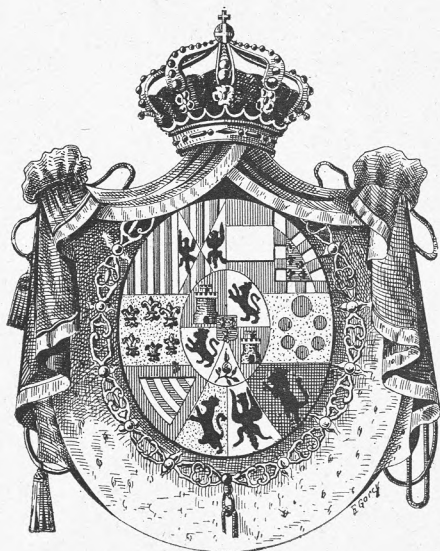
S. M. la Reine régente est une fervente de l'art : de la cour d'Autriche, elle emporta — et importa — le goût de la sentimentale et forte musique allemande.

Jusqu'aux tristes événements de la guerre hispano-américaine, une des principales, des meilleures et des plus fréquentes distractions de Sa Majesté fut d'aller au Théâtre royal de Madrid s'y délecter aux plus modernes opéras et opéras-comiques. Comme sa mère, le Roi Alphonse XIII adore la musique et malgré son jeune âge il joue du piano à rendre jaloux les petits prodiges de nos usines à musique, et s'essaie à la science du violon avec la même ardeur de race qu'il met à toutes choses.

Cependant il ne faudrait pas croire qu'on fasse au Palais débauche de musique et les repas n'y sont pas des concerts perpétuels. Bien loin de là, ce n'est qu'aux dîners de gala que se font entendre les musiciens de Leurs Majestés.

A ces dîners, comme aux concerts de la Cour, aux garden-parties et aux bals, c'est ordinairement la musique des Hallebardiers de S. M. qui se fait entendre ; à défaut des Hallebardiers, on appelle les meilleures musiques militaires en résidence à Madrid.

De petites soirées musicales étaient aussi jusqu'à ces derniers temps fort en honneur au Palais et les grands artistes d'Espagne ou de l'étranger y furent souvent conviés ; c'est que le temps est déjà loin où Alphonse XII, rappelant ses sorties de collégien de Stanislas, alors qu'on lui imposait l'Opéra où il ne pouvait que remarquer les gestes de Méphistophélès et les attitudes des ballets, confessait à son fidèle Morphy qu'après cinq années de règne il en était encore à ne pouvoir reconnaître qu'à grand'peine les premières mesures de l'hymne royal.



Les armoiries de la maison d'Espagne.

XVIII

La Famille royale

Puisque nous connaissons maintenant tous les êtres qui animent de leur présence — en honneur, en fonctions ou en service — le Palais royal et forment la Cour d'Espagne, nous allons jeter un très rapide coup d'œil sur cette petite Cour tout intime qu'est la famille royale.

La place qu'occupent aujourd'hui les sœurs d'Alphonse XIII était celle que tenaient ses tantes, sœurs d'Alphonse XII, alors que jeunes filles elles étaient simplement les Infantes Paz et Eulalie.

Elles furent la joie de la maison dans cette intimité si chère au Souverain où l'entrain était l'Infante Isabelle, le rayonnement Maria-Cristina, et la jeunesse les deux enfants Mercédès et Maria-Teresa.

Bien que non point laide mais avec une irrégularité de

traits qui la pourrait faire tenir en dehors de la catégorie des jolies princesses, l'Infante Isabelle, sœur aînée d'Alphonse XII a été et reste l'une des plus charmantes femmes de l'Espagne.

S. A. R. Marie-Isabelle-Françoise-d'Assise-Christine-Françoise-de-Paule-Dominique, née à Madrid le 20 décembre 1851, épousait à Madrid le 13 mai 1868 Gaëtan, prince de Bourbon-Sicile, comte de Girgenti; trois ans après, le 26 novembre 1871 son mari mourait. Veuve depuis vingt-sept ans, elle a su trouver la consolation en reportant toutes ses affections sur S. M. Marie-Christine et sur son neveu le jeune Roi.

Sa bonne grâce est telle, son esprit si endiablé, son charme si enveloppant, qu'on ne peut échapper à son influence; ses admirateurs et ses amis sont excessivement nombreux et chacun lui est un fidèle.

Jusqu'au mariage de son frère, le Roi Alphonse, elle était par son rang de Princesse des Asturies la seconde personne de la Cour, mais depuis la naissance d'un héritier elle est rentrée dans le rang des Infantes. Sa situation n'a rien perdu pour cela, car elle jouit toujours de la même considération et de la même affection à la Cour. Excellente musicienne, fort lettrée, spirituellement enjouée, ayant, comme Alphonse XII, une mémoire prodigieuse, par ces qualités autant que par le rayonnement de sa vertu et de sa générosité, elle a gardé le respect et la sympathie de tous.

D'ailleurs son caractère est tout à fait espagnol, car — s'abandonnant à toutes les exubérances nationales —

presque tous les jours elle va au théâtre, se promène dans les jardins et endroits favoris des Madrilènes, et ne manque que bien rarement une course de taureaux. Est-il étonnant dès lors qu'elle se soit fait tant de partisans? Sa bourse, comme celle de la Reine Isabelle II, est toujours ouverte à tous les malheureux, au point que, ne connaissant pas la valeur de l'argent, comme sa mère, « elle a donné, donne et donnera sans cesse. »

Vivant au Palais avec sa belle-sœur, elle n'a pas de dépenses personnelles, mais avec un grand tact elle trouve le moyen de ne pas être une charge pour la Reine et elle s'acquitte délicatement de sa dette en offrant, pour les fêtes et anniversaires, des bijoux de grands prix à la Reine, au Roi et aux Infantes.

Au contraire de la Reine, elle aime beaucoup la résidence de la Granja, chaque année elle s'y rend le même jour que S. M. Marie-Christine quitte Madrid pour aller à Saint-Sébastien et elle revient également à Madrid le même jour que la Reine.

C'est à la Granja que, pendant l'été, elle vit en souveraine, aimée et respectée de tous les habitants qui lui sont très reconnaissants d'aller passer l'été parmi eux. Cette villégiature lui est prétexte à se livrer tout entière aux sports dont elle cultive certains avec passion. Infatigable, par le beau temps ou l'orage, on la voit tous les jours excursionner ou chasser dans la montagne, tantôt à cheval et tantôt conduisant sa voiture attelée de quatre vifs poneys; et l'on dit même que ces courses sont si rapides, si longues et si fréquentes que Doña Isabel est

obligée de renouveler annuellement les dix-sept poneys de son écurie.

Enfin, si jadis l'Infante prenait volontiers part aux affaires de l'État, y trouvant prétexte à des mots du plus rare esprit — comme celui-ci : Alphonse XII venait d'accorder le pouvoir à Sagasta et aux libéraux, aussitôt la Princesse, qui était du parti de Canovas, de s'écrier : « La Restauration est dans l'enfance, il faut bien qu'elle passe sa rougeole ! » — aujourd'hui S. A. R. l'Infante Isabelle ne s'occupe nullement de politiquer mais seulement de semer un peu de bonheur autour d'elle.

S. A. R. l'Infante Doña Marie della Paz-Jeanne-Amélie-Adalberte-Françoise de Paule-Jeanne-Baptiste-Isabelle-Françoise d'Assise est née à Madrid le 23 juin 1862. L'éducation de l'exil et l'étiquette de la Cour célibataire de Madrid influèrent grandement sur son esprit. Comme les oiseaux s'essayaient à voler, l'Infante, sous les arbres épais de la Granja, se sentit du vague à l'âme et écrivit des vers ; la critique en a dit : « C'est d'une muse naïve, tendre et chrétienne. »

Ce sentimentalisme, un peu allemand, a trouvé son cadre naturel dans le splendide château — relique de la féodalité — de Nymphenburg où elle se retira après son mariage qui eut lieu le 2 avril 1883, à Madrid, avec son cousin, le Prince Louis-Ferdinand-Marie-Charles-Henri-Adalbert-François-Philippe-André-Constantin, né à Madrid le 22 octobre 1859.

Comme l'Infante était poète, le prince ne s'était pas non plus contenté de porter avec honneur ses titres de

Grand Prieur de l'ordre bavarois de Saint Georges et de général à la suite du 2^e régiment de grosse cavalerie, mais, ayant conquis tous ses grades, est devenu surtout un excellent docteur en médecine. Des quatre beaux enfants qu'ils ont eus, l'un naquit à Madrid et fut allaité par Raymunda, la belle nourrice qui devait un peu plus tard allaiter Alphonse XIII.

La sœur de l'Infante Doña Paz, S. A. R. l'Infante Doña Marie-Eulalie-François-d'Assise, Marguerite-Roberte-Isabelle-Françoise de Paule-Christine-Marie de la Pitié, etc., est née à Madrid le 12 février 1864.

L'éducation et le milieu, qui avaient fait de Doña Paz une princesse sentimentale, développèrent chez l'Infante Eulalie des qualités tout opposées. Elle a gardé l'esprit d'aventure et de politique de sa royale mère Isabelle II. Dès qu'il se fut aperçu de ces dispositions, Alphonse XII désira, obtint et exigea que les princesses restassent à Madrid auprès de lui et non avec leur mère à Paris. — L'air de Paris, disait-il, leur est moins bon que celui de Madrid!

Les prétendants furent nombreux, qui vinrent demander sa main, attirés par cette grâce généreuse et spirituelle qui la faisait plus encore ressembler à sa mère. Déjà Alphonse XII en avait éconduit un grand nombre, lorsqu'un jour, sans avis, démarches ou racontars diplomatiques et préalables, on apprit officiellement ses fiançailles avec son cousin, le fils du duc de Montpensier, le prince Don Antoine-Louis-Philippe-Marie d'Orléans, Infant d'Espagne, qui naquit à Séville le 23 février 1866, dans ce

fameux palais San Telmo , dont les admirables détails architecturaux et décoratifs restent aujourd'hui sans affectation, la famille du feu duc n'ayant pu se résoudre à laisser s'accomplir le vœu testamentaire qui léguait cet artistique domaine à un asile ou à une école.

De ce mariage sont issus deux fils : le prince Alphonse d'Orléans, né à Madrid le 12 novembre 1886 et le prince Louis-Ferdinand d'Orléans, né à Madrid en 1888.

Disons encore que S. A. R. l'Infante Eulalie partage son temps entre Madrid et Paris où ses annuels séjours d'été lui ont conquis, moins que son esprit, la qualité de parisienne.

Trop jeunes encore, Leurs Altesses Royales, les deux sœurs de S. M. Alphonse XIII, et trop calme et retirée leur vie, pour tenter de donner d'elles une courte biographie ; comme les peuples heureux, elles n'ont pas encore d'histoire.

Donnons au moins l'extrait de leur état civil :

S. A. R. l'Infante Maria de las Mercédès-Isabelle-Thérèse-Christine-Alphonsine-Hyacinthe, Princesse des Asturies, née à Madrid, le 11 septembre 1880, et S. A. R. l'Infante Marie-Thérèse-Isabelle-Eugénie-Patrocínio-Diéga, née à Madrid, le 12 novembre 1882.

Les jeunes princesses ont été, disent les familiers, très soigneusement élevées par leur royale mère qui surveilla toujours, elle-même, tous les détails de toilette, d'éducation et d'hygiène de ses enfants. Cependant la Cour et la haute société madrilène s'étonnent de ne pas encore voir l'excessivement timide et très réservée Princesse des Astu-

ries prendre part non seulement aux cérémonies publiques mais même aux actes les plus simples de la vie officielle. Elle va jusqu'à prendre tous ses repas dans ses appartements particuliers, et ce n'est que l'hiver dernier, et pour la première fois, qu'on la vit assister à trois ou quatre représentations d'opéra au Théâtre royal.

L'intimité de la famille royale se complète par la présence de l'archiduchesse Élisabeth, mère de la Reine régente.

Fille de l'archiduc Joseph, le dernier palatin de Hongrie, S. A. R. et I. Élisabeth, archiduchesse d'Autriche-Este-Modène, née à Ofven, a aujourd'hui soixante-sept ans.

Elle se mariait à seize ans, avec le duc Ferdinand d'Este-Modène, eut une fille — qui fut mariée avec le prince Louis de Bavière — et restait veuve à dix-huit ans. Mais l'Empereur d'Autriche, qui s'intéressait à elle, lui fit épouser, cinq ans après, son cousin l'archiduc Charles-Ferdinand d'Autriche. Leur union dura vingt ans, et donna naissance à quatre enfants — dont le second était Marie-Christine — ; à part le dernier, un fils, resté célibataire, tous firent des mariages heureux, et l'Archiduchesse ne compte pas moins de vingt-sept petits enfants vivants. Par sa naissance, l'archiduchesse Élisabeth est tante de S. A. R. Marie-Dorothee, duchesse d'Orléans, et par son premier mariage, elle est aussi la tante de Don Carlos ; ses conseils — comme jadis ceux de la duchesse de Bragance — ne furent pas sans influence sur la relative pacification de son turbulent neveu.

Un simple mot d'elle, qui dépeint bien son amour maternel, prononcé au printemps dernier et rapporté ainsi par M. Pierre Loti :

« Dans une autre partie du palais, après de longues galeries de pierre où des Hallebardiers se promènent dans la pénombre, un salon tendu de vieilles tapisseries précieuses et embaumé par des bouquets de jonquilles. C'est là qu'il m'est donné, cette même soirée, d'aller présenter mes très respectueux hommages à S. A. I. M^{me} l'archichesse Élisabeth d'Autriche, mère de S. M. la Reine régente.

« Si charmante et encore si noblement belle, dans sa robe noire, avec ses cheveux tout blancs, Son Altesse, elle aussi, entend le français comme une parisienne et parle, en amie très éclairée, de notre pays, de notre littérature, de notre art.

« Dans la première question qu'elle m'adresse, c'est la mère qui se révèle avant tout, tendre et anxieuse :

« — Vous n'avez pas trouvé la Reine bien pâlie, bien changée?... »

L'étiquette

« L'élégance des manières, écrivait la comtesse de Genlis (1), la noblesse et la pureté du langage, la connaissance des égards ou du respect qu'on y rencontre, suivant le mérite personnel, le sexe, l'âge, le rang, enfin toutes les bienséances et les grâces sociales forment la politesse et sont les expressions des qualités les plus aimables : la douceur, la modestie, l'indulgence, la bonté, la délicatesse, opposées aux défauts les plus haïssables, l'aigreur, la rudesse, la grossièreté, l'arrogance, et surtout l'égoïsme ;

(1) Préface du *Dictionnaire critique et raisonné de l'Étiquette de la Cour ou de l'esprit des étiquettes, et des usages anciens*, publié à Paris en 1818.



Salle du Chapitre de l'Escorial. — Portrait de Charles-Quint, par Pantoja.

car la politesse est un sacrifice continuuel de l'amour-propre et d'une infinité de choses agréables ou commodes.



Musée royal de Madrid. — Portrait de Philippe II, par Pantoja.

Ainsi cet art de plaire dans toutes les situations et à tous âges, n'est-il pas aussi frivole qu'on affecte aujourd'hui

de le croire. Il a, dans tous les temps contribué à la célébrité des peuples qui l'ont perfectionné.

« L'urbanité des Athéniens, après tant de siècles écoulés, nous paraît encore un titre de gloire, et l'atticisme sera toujours une épithète flatteuse dans un éloge.

« La politesse française a été combinée dans toutes ses nuances, avec tant d'esprit, de goût et de finesse qu'elle a toujours été citée comme le modèle de la grâce, et de la véritable obligeance. »

L'aimable gouvernante de la Maison d'Orléans était on ne peut mieux qualifiée pour parler ainsi de l'étiquette; elle avait, en effet, connu l'antique et cérémonieuse manière de vivre à la Cour de France, et ses élèves, par leurs mariages espagnols, en auraient continué les traditions si celles de la Cour d'Espagne avaient pu jamais menacer de s'éteindre.

Longtemps nos cours occidentales se contentèrent d'un cérémonial ecclésiastique suffisant à régler la préséance et l'ordre des cortèges où l'élément religieux avait la première place et l'Espagne fut même le royaume où ce cérémonial subsista le plus longtemps. Mais Alphonse X en s'entourant de savants arabes et juifs — qui importèrent au cercle intime du Roi les habitudes de politesse raffinée et les traditions cérémonieuses de l'Orient — créa véritablement la Cour d'Espagne, car avec lui naissait l'étiquette et telles de ses *ordonnances* ne sont que des recueils fort curieux — et, somme toute, très sages — des préséances.

L'étiquette, en réalité, ne présidait guère alors qu'aux

cérémonies religieuses, aux chasses et aux repas; d'abord élaborée dans les cours semi-orientales de Bohème et d'Allemagne, elle gagnait bientôt la seconde maison de Bourgogne où le premier traité en fut dressé par Philippe le Bon dont la puissance plus que royale s'ingéniait de toutes façons à recevoir des honneurs royaux.

Lors, la Cour d'Autriche en fit son profit et l'augmenta d'un grand cérémonial à l'occasion du mariage de la princesse Marie avec l'empereur Maximilien.

A ce moment, l'Étiquette, naturalisée autrichienne et gardant tout le caractère un peu sombre du Saint-Empire, passe en Espagne où jusqu'à Philippe IV elle est toute-puissante, sans être, au reste, à part son caractère rigoriste et trop solennel, plus allemande qu'espagnole ou française — elle est déjà cosmopolite.

Ainsi, ce coucher du Roi, et mille autres fastidieuses formalités qui furent, pour beaucoup, cause de la retraite de Charles-Quint à Saint-Just, le coucher avec son long cérémonial de la chemise, passée de mains en mains, était usité auprès de François I^{er} avant les relations de ce prince avec l'Espagne; d'autre part, tandis qu'au grand scandale des puritains protestants Henri III, pour complaire à ses mignons, achève de se féminiser en se faisant appeler Majesté, et en ordonnant que le féminin fût désormais employé avec la troisième personne quand on s'adressait à lui, le premier en Espagne, Philippe II, — le monarque bizarre — s'intitulait, lui aussi, Majesté.

La haine même que Philippe II portait aux protestants sert dès lors à exagérer l'importance de tout ce qui cons-

titue l'étiquette, costumes, coiffures, attitudes, gestes, paroles, écrits, actes, tout est prétexte à formulaire et soumis à des règles de lieux, d'heures, de gestes à la présence de telles ou telles personnes : la Royauté se fait l'esclave d'elle-même.

Et l'histoire enregistre sérieusement — avec tout l'orgueil des scribes de la Cour — les multiples cruautés des strictes lois de préséances.

C'est cette reine d'Espagne, dont le cheval s'emporte parmi les jardins du Palais. Désarçonnée, le pied pris dans l'étrier, elle va périr, car *nul ne peut toucher à la Reine sous peine de mort*, lorsque deux gentilshommes se précipitent, et, tandis que l'un maîtrise le cheval, l'autre dégage la Reine et l'ayant remise évanouie aux dames d'honneur accourues, les deux sauveurs gagnent les écuries, sellent leurs chevaux et s'empressent de fuir loin de la Cour : ils avaient commis un crime de lèse-majesté!

Et voici, d'après Paul de Saint-Victor, la vie de la Cour d'Espagne à cette époque :

« C'étaient de grands levers tristes comme des exhumations, la messe entendue derrière un grillage, le conseil présidé en silence, le dîner public transformé en cérémonie culinaire, une promenade monotone dans de vieux carrosses aux rideaux tirés, des chasses sanglantes et liturgiques comme des hécatombes, de longs tête-à-tête avec le confesseur, des audiences où tout se passait en gestes et en pantomimes, des couchers pareils à des ensevelissements, tant on y mettait de gravité et de pompe, telles étaient les fonctions du Palais-Royal. »

L'étiquette réglait encore les présents des rois à leurs maîtresses, la façon dont ils devaient les disgracier ou les établir, lorsqu'elles avaient cessé de leur plaire...

Le chef-d'œuvre produit par ce rituel royal fut un régicide : un jour l'étiquette espagnole tua le roi d'Espagne ! Philippe III étant indisposé, on avait placé dans sa chambre un *brasero* dont le feu très ardent lui donnait en plein visage et l'inondait de sueur. Le marquis de Pobar invite le duc d'Albe, gentilhomme de la Chambre, à le faire enlever. Mais celui-ci fit observer que c'était au duc d'Usseda, sommelier du corps, que l'étiquette attribuait cette fonction. Le marquis de Pobar fit chercher le duc d'Usseda, mais celui-ci vint trop tard, et le lendemain, Philippe III fut atteint d'un érysipèle dont il mourut.

Avec Philippe V qui apporte en Espagne les coutumes et les somptuosités du Louvre et de Versailles, la Cour, loin d'adoucir ses lois sévères, fonde l'étiquette qui l'attriste depuis plus d'un siècle avec le cérémonial hautain du Roi-Soleil ; prenant la pompe outrée de la Maison de France elle laisse de côté tout sourire et tout charme d'imprévu.

« Dès lors, dit M^{me} d'Aulnoy, — dans ses délicieux *Mémoires* où, depuis Saint-Simon, tous ceux qui écrivirent sur l'Espagne ont tant puisé et puiseront toujours, sans même en citer l'auteur, qui fut une sorte d'ambassadrice de « consolation » envoyée aux princesses françaises mariées en Espagne — dès lors, toutes les occupations du Roy sont toujours les mêmes et marchent d'un pas si égal que, jour par jour, il sait ce qu'il fera toute

sa vie. On dirait qu'il y a quelque loi qui l'obligeât à n'y jamais manquer. Aussi, les semaines, les mois, les années et toutes les parties du jour n'apportent aucun changement dans son train de vie. A son lever, selon le jour qu'il est, il sait quelles affaires il va traiter, ou quels plaisirs il doit goûter. Il a ses heures pour les audiences, d'autres pour signer tout ce qui regarde l'expédition de ses affaires ou l'emploi de ses deniers, pour ouïr messe et prendre ses repas. Et l'on m'a assurée que, quoi qu'il arrive, il demeure fixé sur cette façon d'agir. Toutes les années il va au même temps à ses maisons de plaisance. On dit qu'il n'y a qu'une maladie qui le puisse empêcher de se retirer à l'Aranjuez, au Pardo ou à l'Escorial aux mois qu'il a accoutumé de jouir de l'air de la campagne. »

L'étiquette fixait l'argent que devait coûter chaque voyage. Pour Aranjuez c'était cent cinquante mille écus. Il était interdit de dépenser plus ou moins. Souvent Charles II resta en plein été à Madrid faute de pouvoir rassembler cette somme. La moitié ou le quart aurait suffi, mais le chiffre cabalistique était inflexible.

On voit quelle lourde monotonie devait peser sur cette existence de Cour où rien n'était laissé au hasard, où les querelles de préséance remplaçaient les épiques chevauchées d'autrefois contre les Maures. La minutie des actes les plus simples servait à reconnaître au premier coup d'œil la hiérarchie des courtisans ; il y avait l'ordre et la façon de l'entrée dans les divers salons du Souverain, le nombre de pas faits à droite ou à gauche pour le salut et la distinction du tabouret, de la chaise à dos et du fau-

teuil à bras ! Les places dans les voitures royales étaient spécifiées longuement et soigneusement mesurée la distance qui devait séparer les carrosses l'un de l'autre.

A ce régime le corps devait bien vite s'étioler et le cerveau s'anémier ; un voyageur allemand, contemporain de Philippe V, en fait le tableau suivant :

« Enfin, ceux qui m'ont parlé de son humeur, m'ont dit qu'elle répond à sa mine et à son port, et ceux qui l'ont approché assurent que, quand ils lui ont parlé, ils ne lui ont jamais vu changer d'assiette ni de posture, qu'il les recevait, les écoutait et leur répondait avec le même visage, n'ayant rien de mobile en tout son corps que les lèvres et la langue. »

La Cour se hiératisait, artificielle, futile et ennuyée et l'insidieuse étiquette stérilisait l'esprit de ses lois ; après Philippe IV hypocondriaque, Charles II dément et Philippe V si bien défiguré par sa folle tristesse que le duc de Saint-Simon ne peut le reconnaître.

La folie de l'étiquette ravage les plus hautes intelligences ; favori de Charles II et tout-puissant à la Cour, le bâtard de Philippe IV, Don Juan, grand prieur de Castille, décrète que les seigneurs ne pourront faire usage du tabac ailleurs que dans l'antichambre du Roi. Les plus insignifiants détails le passionnent. C'est lui qui se charge du soin de faire peigner le Roi et, comme par aventure, le peigne déplaisait fort à Charles II, celui-ci disait de Don Juan : *Hastas los piejos no estan seguros de Don Juan* (1) !

(1) « Jusqu'aux poux qui ne sont pas tranquilles avec Don Juan ! »

Mais si le Roi conservait pourtant un semblant d'activité avec la direction des affaires et les chasses qu'on voulait bien lui permettre encore, les reines, vivantes momies, enserrées dans les fines bandelettes du cérémonial, languissaient plus prisonnières que dans n'importe quel



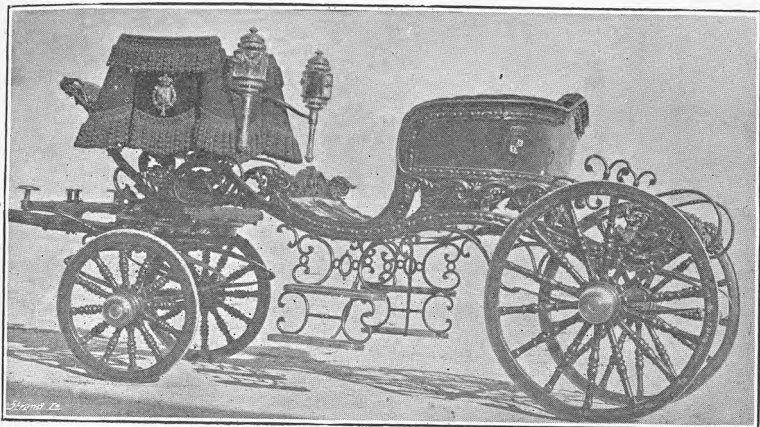
Les Remises royales. — Voiture de la Présidence des Cortès.

harem farouche et plus esseulées qu'au fond du cloître le plus sévère, elles mouraient de tristesse, d'ennui, d'immobilité ; comme le minotaure fabuleux, l'Espagne dévorait les princesses de France.

Dès leur arrivée, l'étiquette se révélait à elles, lugubre comme une prise de voile.

Lorsque la future Reine traversait la Bidassoa, les barques s'amarrèrent à l'Île des Faisans et les ambassadeurs extraordinaires livraient, telle une captive, la fiancée royale aux envoyés du roi d'Espagne ; aussitôt la *Camarera*

Mayor l'introduisait dans un pavillon de bois doré, la faisait toute dévêtir, et l'habillait du sévère costume de Castille qui effraya Saint-Simon, marquant [ainsi qu'il fallait dire un éternel adieu aux joies et souvenirs du passé; désormais, la Reine serait la proie de cette geôlière,



Les Remises royales. — Vciture du Massier des Cortès.

« espionne d'une nationalité aussi jalouse que l'amour, duègne méchante par destination, aigrie par caractère, et triste par fonction, qui devait l'initier au cérémonial, la façonner à ses usages, la plier à ses habitudes, lui apprendre à marcher, à manger, à parler, à se mouvoir suivant une symétrie inflexible, épier ses regards, noter ses paroles, reprendre chaque mot et chaque geste, s'écartant de la règle écrite, dépayser pour tout dire son corps et son âme. » (1).

(1) *Hommes et Dieux*, P. de St-Victor.

D'après les étiquettes du palais, le coucher de la Reine était fixé à dix heures en été, à huit heures et demie en hiver. « Au commencement que la Reine fut arrivée, dit encore M^{me} d'Aulnoy, elle ne faisait point de réflexions à l'heure marquée, et il lui semblait que celle de son coucher devait être réglée par l'envie qu'elle aurait de dormir; mais aussi il arrivait souvent qu'elle soupait encore, que, sans rien lui dire, ses femmes commençaient à la décoiffer; d'autres la déchaussaient par dessous la table, et on la faisait coucher d'une vitesse qui la surprenait fort.

« Les Rois d'Espagne couchent dans leur appartement et les Reines dans le leur. Mais celui-ci aime trop la Reine pour avoir voulu se séparer d'elle. Voici comme il est marqué dans l'étiquette que le Roi doit être lorsqu'il vient la nuit de sa chambre dans celle de la Reine. Il a ses souliers mis en pantoufles (car on ne fait point ici des mules), son manteau noir sur ses épaules, au lieu d'une robe de chambre dont personne ne se sert à Madrid; son broquel (c'est une espèce de bouclier) passé dans un bras, sa bouteille passée dans l'autre avec un cordon; cette bouteille n'est pas pour boire : elle sert à un usage tout opposé que vous devinerez. Après tout cela, le Roi a encore sa grande épée dans une main et une lanterne sourde dans l'autre. Il faut qu'il aille ainsi tout seul dans la chambre de la Reine. »

Pour la confession, le Roi surveillait d'un cabinet contigu son entrevue avec le prêtre, il en comptait les minutes, et, lorsque le temps prescrit était dépassé, il entrait dans la chambre et la confession finissait.

Saint-Simon a calculé que la Reine durant toute sa journée n'avait de libre qu'un demi-quart d'heure, le matin, quand le roi s'habille et que l'*assafeta* la chausse.

Par là, on peut conjecturer ce que devait être l'éducation des enfants. Ainsi, la nourrice n'a d'autre fonction que de donner à boire à l'enfant quand on le lui apporte; elle ne peut pas y toucher. Il y a des remueuses, dames préposées pour cela, mais qui n'ont point d'ordre à recevoir de la nourrice. Il y a des heures pour remuer l'enfant, trois ou quatre fois dans la journée. Si l'enfant dort, on le réveille pour le remuer... Si une épingle le pique, la nourrice ne doit point l'ôter; il faut chercher et attendre une autre femme.

Rappelons, enfin, que la maison civile du roi ne comprenait pas moins de vingt-deux départements. Les plus grands d'Espagne composaient cette domesticité.

Ce cérémonial, dont le simple exposé affole comme un cauchemar, était en même temps celui de la Cour de France. Aussi, comme on comprend bien Marie-Antoinette s'écriant avec un soupir de soulagement : « J'ai gagné quelque chose à la Révolution. Au moins, je suis débarrassée de l'étiquette. »

Comme l'infortunée Reine, grâce à la Révolution française, la Cour d'Espagne allait gagner de ne plus s'étioler dans la contrainte d'une étiquette féroce à force d'être outrée.

Cependant si l'étiquette espagnole était à son déclin au commencement de ce siècle, elle le devait plus encore à

la façon dont la souveraineté était exercée qu'aux changements de régime ou à l'influence des révolutions.

Après la Restauration Ferdinand VII, appauvri par sa lutte contre Napoléon, déprimé par les intrigues de Godoy qui, de bohème et coureur de mauvais lieux, était devenu favori de la Reine, puis ministre et enfin Prince de la Paix, cousin du Roi par alliance, Ferdinand VII était incapable de rétablir l'ancienne et solennelle étiquette. De plus, à cette époque, il était de belle allure d'être libéral et le monarque sectaire voulait au moins le paraître; aussi tout son libéralisme consistait-il à laisser tomber en désuétude une grande partie du cérémonial.

La Reine Christine, puis la Reine Isabelle, qui vinrent ensuite, n'eurent pas assez d'ascendant et surtout de volonté pour donner à leur nouvelle cour le caractère de rigide austérité d'autrefois. Héritières — avec leur consentement — des plus lourdes traditions espagnoles, l'une et l'autre passèrent leur règne à soutenir les partis politiques qui devaient les renverser plus tard. Enfin, il faut le reconnaître, elles n'eurent pas ce qui fit la force de la Reine Victoria : la vie de famille devenant de plus en plus importante avec les années, à mesure que la famille s'augmentait, l'habitude séculaire du régime parlementaire, institution de fraîche date et à laquelle le peuple espagnol n'est pas encore accoutumé.

Enfin la situation particulière d'Alphonse XII était encore plus difficile. Le pouvoir lui paraissait bien fragile, car il avait vu ce que pesait la constitutionnalité

d'Amédée; il se méfiait du Parlement, il savait que si les traditions vivaient encore dans le peuple — le gouvernement républicain ne s'appela-t-il pas Régence? — les partis politiques sont ombrageux. Aussi, gaillardement, il en prit son parti, se plaisantant un peu d'imiter Napoléon III atténuant l'étiquette réduite de Louis-Philippe et de Napoléon I^{er}. Et l'on a pu dire que, alors, l'Infante Isabelle fut à elle-même toute la Cour, jusqu'au jour où le mariage de Mercédès permit enfin de reprendre quelques-unes des vieilles traditions les moins rébarbatives.

L'isolement instinctif dans lequel vit l'Espagne est aussi une des causes qui ont aidé les Espagnols à oublier un peu le prestige de l'étiquette; en effet, depuis un siècle, Ferdinand VII, Christine, Isabelle, Alphonse XII, à sa première union, tous les souverains espagnols ne cherchent pas à se marier en dehors de leur proche famille, ils ne font alliance qu'avec les Bourbons d'Espagne ou de France, parfois avec les Bourbons de Naples.

C'est aussi cette immobilité de l'âme espagnole dans le souvenir du passé qui empêche la Cour de se renouveler comme celles d'Angleterre ou d'Allemagne et la tient dans une sorte de provincialisme européen qui lui fait même souvent ignorer la Constitution, si bien qu'après la mort d'Alphonse XII, après l'algarade — que nous avons rapportée précédemment — du duc de Séville, la Cour, ainsi que le peuple, n'était pas loin de croire « l'Étrangère » Marie-Christine inhabile à succéder au trône.

Enfin, les périodes critiques, les difficultés coloniales, les deuils, les charges grandissantes du royaume, les

régences et les tutelles, tout cela ne devait pas porter des esprits sages et loin de toute morgue, aimables et prévoyants, comme Alphonse XII et Marie-Christine, à consacrer les heures de la Cour aux vaines discussions du cérémonial.

En somme, Alphonse XII, enjoué, spirituel et prime-sautier, n'aurait pu se plier aux effroyables exigences de l'ancienne étiquette; sa royale veuve, brisée trop prématurément par sa mort, obligée comme Mère et comme Régente de veiller sur les intérêts matériels de son fils, de songer à ses filles, d'aider ses ministres à conduire le pays vers une ère de prospérité, n'aurait jamais voulu subir ou imposer le fastidieux et si dispendieux cérémonial de jadis. Plus simple et plus grave depuis que le fardeau de l'État s'appesantit sur ses épaules, S. M. la Reine régente, ayant officiellement rayé de la vie de Cour nombre de cérémonies et de traditions, abandonnées de fait, depuis plusieurs règnes, mais restées toujours inscrites au protocole, la Reine — non par bourgeoisisme un peu vulgaire comme en les cours d'Angleterre et d'Allemagne, mais par sagesse — introduisait dans le palais des réformes économiques que personne avant elle n'eût osé proposer.

Les Cérémonies religieuses à la Cour

Les grandes cérémonies ne sont pas très nombreuses à la Cour d'Espagne. Comme il en fut autrefois à Versailles et comme il en est toujours à Vienne, très autrichienne et très française, la Cour de la Reine régente a de fastueuses réceptions, mais ce n'est que de temps à autres qu'une fête d'un caractère spécial vient donner un regain de vie à la somptueuse Étiquette de la Maison royale.

Pourtant une cérémonie tout à fait catholique, avec son haut cachet de royale humilité, attire, plus que les autres, l'attention vers Madrid : c'est le *Lavatorio*, ou lavement des pieds, qui a lieu tous les Jeudis saints, et offre à la foule le spectacle du Roi lui-même ou de la Reine lavant les pieds de treize mendiants et de douze indigentes